

travail où il faut avant tout de l'ordre, de la méthode, de la clarté et de la précision; mais, en revanche, le pays où les philosophes et les érudits semblent pousser en plein vent a donné naissance à une foule d'ouvrages encyclopédiques. Là, l'écrivain a les allures plus franches; il peut donner plus facilement carrière à sa plume, et se lancer avec plus d'assurance dans la théorie et les systèmes si chers à la savante Allemagne; mais il y a place pour tout dans les encyclopédies d'outre-Rhin, et à côté du développement des idées spéculatives, se déroule une immense série de connaissances usuelles et positives, dont l'exposition est parfaitement adaptée aux besoins des lecteurs auxquels chaque ouvrage s'adresse plus spécialement.

La première encyclopédie allemande remonte au milieu du dix-huitième siècle. De 1732 à 1750, Zedler publia d'abord à Halle, puis à Leipzig, un *Lexicon* en 64 volumes, intitulé *Grosses vollständiges universal Lexicon aller Wissenschaften und Künste* (Grand Dictionnaire universel et complet de toutes les sciences et de tous les arts). Un supplément de 4 volumes parut de 1751 à 1754. Au reste, ce travail n'avait qu'une valeur médiocre, excepté toutefois ce qui se rapporte à la partie généalogique, que l'on peut encore aujourd'hui consulter avec fruit.

Ce premier essai ne tarda pas à être suivi de plusieurs autres ouvrages du même genre, auxquels il servit de modèle, mais qui n'occupent qu'un rang très-secondaire dans l'histoire de la littérature allemande. Nous citerons, entre autres, l'*Allgemeines Lexicon der Künste und Wissenschaften* (Lexique universel des arts et des sciences) de Jablonsky, qui fut terminé à Königsberg, en 1767, par Schwabe, qui y introduisit un grand nombre de changements; l'*Ökonomisch und technologische Encyclopädie* (Encyclopédie économique et technologique) de Krünitz, Berlin, 1773, travail qui fut achevé par Fréd. Jack et Gast. Flörke, et, enfin, l'ouvrage de Köster, dont 23 volumes seulement parurent sous ce titre : *Deutsche Encyclopädie oder allgemeines Wörterbuch aller Künste und Wissenschaften* (Encyclopédie allemande ou Dictionnaire universel des arts et des sciences), Francfort, 1778-1804. Hübner avait également fait paraître un *Zeitungs und Conversations Lexicon*, ouvrage qui paraît avoir assez bien répondu aux principaux besoins de l'époque, mais ce n'est qu'en 1796 que le docteur Lœbel comprit qu'une foule de détails appartenant aux différentes sciences étaient passés dans le domaine public et devaient être résumés de manière à satisfaire la tendance universelle des esprits; le goût de la conversation s'était propagé partout, et la femme comme l'homme, l'ignorant comme le savant, voulaient prendre leur part au banquet intellectuel et demandaient des matières générales sur tous les sujets. Hübner rédigea donc sur un plan entièrement nouveau son lexicon, qu'il intitula : *Conversations-Lexicon mit vorzüglicher Rücksicht auf die Gegenwärtigen* (Dictionnaire de la conversation, approprié au temps présent). L'auteur choisit, parmi toutes les connaissances d'alors, celles qui présentaient un intérêt général et qui paraissaient suffire aux besoins ordinaires de la conversation. Un tel plan était encore bien restreint, et le niveau des esprits, qui s'élevait chaque jour, ne tarda pas à en faire ressortir l'insuffisance; les appétits intellectuels ne trouvèrent plus des aliments assez abondants dans l'œuvre de Hübner. C'est alors, en 1818, que le libraire Énoch Richter à Leipzig, et les professeurs Ersch et Gruber à Halle, entreprirent la première grande encyclopédie allemande, en 38 volumes; leur exemple fut bientôt suivi, et l'éditeur Brockhaus publia la première édition de ses *Conversations-Lexicon*. Citons encore le grand et magnifique ouvrage de Hegel : *Encyclopédie des sciences philosophiques*, et le travail de Kaltschmidt : *Dictionnaire étymologique et synonymique de la langue allemande et des mots étrangers qu'elle contient*. Le titre seul de ces deux ouvrages en indique suffisamment la nature.

De nos jours, une encyclopédie fort en vogue est celle de Pierer, publiée à Altenburg. Elle est entièrement achevée, et se distingue surtout par la partie scientifique, qui a été traitée avec beaucoup de soin. Celle de Meyer, qui est en cours de publication à Hildburghausen, ne manifeste aucune tendance particulière, ne porte aucun cachet d'originalité; c'est une pure entreprise commerciale. Elle cherche, du reste, à être aussi complète que possible, et s'assimile toutes les parties dominantes des œuvres antérieures; elle est arrivée aujourd'hui à la lettre M. Nous mentionnerons enfin, pour mémoire, un ouvrage encyclopédique publié en ce moment à Ratisbonne par une société de savants; il n'en a paru que quelques livraisons, qui laissent entrevoir une tendance catholique très-accusée.

Dans cette revue à vol d'oiseau des œuvres enfantées par la docte et laborieuse Allemagne, il en est deux surtout qui méritent de fixer l'attention. Nous n'avons fait que les signaler en passant, pour ne point interrompre l'ordre chronologique; mais nous allons revenir un instant sur nos pas, pour leur accorder un examen plus proportionné à leur importance; nous voulons parler de l'encyclopédie de Ersch et de Gruber, et du *Conversations-Lexicon* de Brockhaus.

ENCYCLOPÉDIE UNIVERSELLE DES SCIENCES ET DES ARTS (*Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste*), commencée par Ersch et continuée par Gruber (Leipzig, 1818, in-4°). Cette encyclopédie, dont les 38 volumes sont accompagnés de planches explicatives, est l'œuvre la plus considérable en ce genre qui ait vu le jour en Allemagne. Respirant enfin après les longues guerres qui ensanglantèrent la fin du XVIII<sup>e</sup> et le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, la patrie de tant d'hommes dont la mémoire est chère aux amis des arts et des sciences voulut utiliser noblement les loisirs de la paix continentale pour produire un ouvrage analogue au travail de d'Alembert et de Diderot en France, aux

compilations de Chambers et de Rees en Angleterre, émulation généreuse dont n'eurent qu'à se glorifier la civilisation et le progrès. Embrasser dans un vaste ensemble l'immense domaine de nos connaissances, en coordonner les diverses parties, les distribuer suivant l'ordre alphabétique et dans leur état actuel, confier chaque branche à des écrivains d'une compétence incontestée, donner plus de développement à la partie biographique, et surtout se placer à un point de vue élevé et indépendant qui dominât tout l'ouvrage : telle fut la tâche difficile que s'imposèrent les éditeurs. Le dictionnaire de Zedler avait vieilli, et son cadre, restreint à un choix d'articles de pur amusement et de distraction, était loin de répondre aux exigences d'une véritable encyclopédie. Ensuite était venue la guerre, qui avait empêché les savants allemands de se recueillir et de mettre en commun leurs patientes investigations.

L'*Encyclopédie* de Ersch et de Gruber devait renfermer tous les objets de nos connaissances, tous les sujets sur lesquels s'exerce l'intelligence humaine; elle devait expliquer sommairement les termes techniques, traiter à fond, et dans une mesure satisfaisante, tous les points importants, et au besoin, renvoyer aux sources pour une plus ample information. Conformément à un vœu unanime, la place réservée aux sciences spéculatives se rétrécit, afin de laisser une marge plus étendue aux sciences et aux arts susceptibles d'une étude plus générale et plus fréquente, parce qu'ils présentent une utilité plus incontestable, et qu'ils ont dans le cours de la vie une plus grande portée pratique. Les directeurs de l'*Encyclopédie* accordèrent une place d'honneur aux articles d'histoire pour cette raison, que l'histoire intéresse et instruit par elle-même, et qu'elle éclaire souvent le domaine des sciences spéculatives. Ils s'attachèrent, eux et leurs auxiliaires, à traiter succinctement la matière de leur travail, en prenant pour base les principes et les éléments de chaque ordre de connaissances.

Toutefois, il faut bien reconnaître que leur zèle a été maintes fois trahi en fait de clarté, et personne ne s'étonnera, en France, si des érudits et des philosophes allemands sont restés obscurs et énigmatiques. Si le sphinx de la Fable se cache encore aujourd'hui quelque part, c'est bien dans cette détestable phraséologie que le *fiat lux* de la Genèse suffirait à peine à illuminer.

Pour les sciences naturelles, les auteurs de l'*Encyclopédie* ont adopté la classification de Linné, mais en se limitant aux espèces les plus remarquables. Quant aux sciences spéculatives, dont le terrain mouvant prêtait à une grande divergence de vues, on a conjuré le danger, autant que possible, en les traitant de préférence au point de vue historique. Sans cette précaution, l'encyclopédie allemande n'était qu'un chaos.

Le discours préliminaire, qui ouvre le deuxième volume, est dû à la plume de M. Gruber. C'est une introduction savante, présentant un tableau synthétique et historique des connaissances humaines, et qui forme le fronton imposant d'un majestueux édifice. Aujourd'hui l'*Encyclopédie* de Ersch et de Gruber présente un défaut capital, c'est de n'être plus à la hauteur de la science actuelle.

DICIONNAIRE DE LA CONVERSATION (*Conversations-Lexikon*), de Brockhaus. Cet ouvrage, dont la onzième édition, récemment publiée, comprend quinze volumes, est devenu le type de tous les répertoires des connaissances humaines, cataloguées et exposées par ordre alphabétique. On l'a reproduit ou contrefait aux États-Unis; en France, on l'a imité, en lui empruntant jusqu'à son titre. Le *Dictionnaire de la Conversation*, de Brockhaus, occupe incontestablement la première place parmi les recueils élémentaires et substantiels qui ont pour but la diffusion des connaissances usuelles et leur application, dans une sphère plus étendue, à tous les états et à toutes les classes de la société. Ce grand ouvrage, quoique imparfait encore, a acquis une haute valeur dans la littérature allemande, parce que chaque génération l'a rajeuni, et que des éditions successives l'ont mis au niveau du progrès historique et du développement scientifique du siècle.

Cette méthode, qui est la seule rationnelle, a permis d'ajouter correction sur correction, sans préjudice des changements importants qu'imposent et la marche du temps et le besoin d'une culture intellectuelle plus élevée. Toute encyclopédie doit compter avec deux ordres d'éléments qu'elle s'assimile : le fait accompli et le fait en évolution, la notion acquise et la conjecture. Quand l'avenir est devenu le passé ou le présent, et que l'hypothèse et même le paradoxe sont inscrits au compte courant des vérités réelles, la perspective se prolonge, l'horizon s'agrandit, et la tâche est à recommencer. D'ailleurs, une génération nouvelle est là, qu'il faut satisfaire.

C'est ce qu'a parfaitement compris le savant et judicieux éditeur allemand, en faisant subir à son immense travail une transformation conforme aux besoins actuels de la science, qui tend à se démocratiser, ou, pour mieux dire, à se généraliser.

Chacun des départements scientifiques constituant l'enseignement positif et réel y est traité avec l'attention qu'il réclame; tout cet ensemble a reçu des améliorations notables portant sur chaque branche. La partie qui embrasse le terrain de la vie idéale, c'est-à-dire la religion, la théologie, le culte, les sciences philosophiques, les beaux-arts, la littérature, y forme un domaine des plus riches. Les écrivains les plus remarquables ont payé leur tribut à l'exécution de ce travail, et la direction a exercé un contrôle sévère tant sur l'admission des articles nouveaux que sur le complément des anciens.

Le *Lexique de la Conversation* se trouve répandu à près de 250,000 exemplaires, tant en Allemagne que dans les autres

contrées de l'Europe et du reste du monde. Un succès de cette importance, sans égal dans les fastes de la littérature, est un témoignage irrécusable en faveur du mérite intrinsèque de l'œuvre, comme aussi en faveur de la civilisation. Les imitateurs étrangers qui ont cherché à substituer à cette encyclopédie des plagats patents ou dissimulés, auraient dû comprendre que le moyen de la supplanter n'était autre que celui de la surpasser. Le plus juste éloge que l'on puisse faire du *Lexique de la Conversation*, c'est de l'appeler la Bibliothèque de la famille et le Trésor littéraire des gens du monde. Malheureusement la langue allemande n'est pas un idiome universel.

Ici se termine notre revue des travaux encyclopédiques de l'Allemagne; nous regrettons vivement de ne pas consacrer plus de lignes à cette laborieuse et studieuse Allemagne, où les idées théologico-philosophiques poussent comme l'herbe sur un sol généreux; malheureusement il n'en est pas ainsi pour la spécialité qui nous occupe; nos investigations restent sans objet,

Et le combat finit faute de combattants.

Cependant, nous éprouvons le besoin de revenir un peu sur nos pas. Au début de cette revue germanique, nous avons déploré l'absence d'un dictionnaire de la langue, d'un dictionnaire vraiment national. Eh bien, une œuvre de ce genre est en train de naître à Leipzig, c'est le dictionnaire des frères Grimm, commencé en 1850, continué par les docteurs Rudolf Hildebrand et Carl Weigand, et dont le cinquième volume est aujourd'hui en cours de publication. Ces savants laborieux ont voulu couronner leur carrière par un grand travail lexicographique, et doter leur patrie d'un dictionnaire qui fût, en quelque sorte, le résumé des recherches de leur vie entière. Dans un pays comme l'Allemagne, où pas une académie, quels que soient ses titres, n'a pu imposer ses décisions au langage; où personne ne veut se soumettre, nous ne dirons pas au joug, mais à la direction d'un corps savant, quelque illustre qu'il puisse être; où aucune règle générale ne peut prévaloir sur la forme individuelle que chacun veut donner à sa pensée; où, en matière de style et de littérature, le seul mérite personnel des écrivains réussit à constituer une autorité; où Leipzig ne le cède pas volontiers à Francfort, Francfort à Heidelberg, Heidelberg à Iéna, Iéna à Berlin, etc.; il n'y avait peut-être qu'un seul moyen de composer un dictionnaire dans le sens rigoureux de ce mot, un *Thesaurus lingue germanicæ*, c'était d'invoquer, à l'appui de chaque mot, de chaque expression, tous les écrivains connus, acceptés, incontestés, à partir du moment où la langue se trouve définitivement fixée, c'est-à-dire depuis la Réforme. En effet, c'est à Luther, c'est à sa traduction de la Bible que revient l'honneur d'avoir fixé une langue jusque-là flottante, incertaine, divisée de province à province. C'est lui qui a commencé à la régulariser, en donnant une prééminence manifeste au dialecte qu'il avait choisi, et qu'il devait élever à un degré de pureté inconnu jusqu'à lui. Luther a créé ainsi le haut allemand, qui est resté la langue littéraire, la langue des auteurs; c'est Luther qui se place à la tête de cette longue suite d'écrivains en tout genre, théologiens, poètes, philosophes, naturalistes, historiens, romanciers, dont les œuvres demandaient à être fouillées pour fournir les matériaux propres à l'édification d'un dictionnaire national allemand. C'est ce qu'ont entrepris les frères Grimm, avec le concours empressé et unanime de leurs nombreux amis. Dans cet ouvrage, le XVI<sup>e</sup>, le XVII<sup>e</sup>, le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle sont également mis à contribution. Chaque mot est présenté sous ses diverses acceptions et ses différentes formes, depuis l'époque où il a été introduit dans la langue écrite jusqu'à nos jours. Chacune de ces acceptions est déterminée par la synonymie et par le terme correspondant de la langue latine, ou même, au besoin, de tout autre idiome plus propre à préciser exactement la nuance; à la suite viennent, par ordre chronologique, les nombreux exemples, en vers ou en prose, qui établissent et justifient cette acception. Les patois, ou pour mieux dire les dialectes provinciaux, sont également cités, lorsqu'ils ont été introduits dans la langue littéraire par un poète, comme Uhland, ou élucidés par un travail philologique, comme le *Dictionnaire bavarois* de Schmeller. Exécuté à ce point de vue, avec le soin scrupuleux qu'y apportent les auteurs, et qui, dans une pareille œuvre, est la qualité supérieure, essentielle, un semblable dictionnaire est appelé à réunir tous les avantages des dictionnaires renommés de la Crusca, de l'Académie française et de l'Académie royale de Madrid.

C'est beaucoup déjà que de donner un dictionnaire complet de cette langue allemande, si riche en mots composés, et que sa constitution même entraîne incessamment à la création de termes nouveaux. La justification de chacune des expressions, comme nous venons de le dire, par des citations empruntées aux meilleurs écrivains depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, atteste une immense lecture, une prodigieuse érudition; et cependant, ces parties si remarquables du travail des frères Grimm n'en sont pas les plus intéressantes. Ce qui est incontestablement plus neuf et plus curieux, au point de vue philologique, c'est d'abord la comparaison de tous les mots, soit radicaux, soit composés anciens, avec les formes qu'ils ont revêtues dans les divers idiomes germaniques et scandinaves, le gothique, l'ancien et le moyen haut allemand, l'anglo-saxon, le hollandais, le flamand, le frison, le danois, le suédois, l'islandais, etc. Parfois même les radicaux sont ramenés à un type primitif, le sanscrit, ou comparés à leurs analogues dans la famille slave, qui se rapproche plus des idiomes germaniques que de la branche celtique. En second lieu, c'est la recherche des analogies d'idées, qui, chez les peuples de la race indo-germanique ou plutôt indo-européenne, ont créé des expressions semblables dans les idiomes différents; recherche qui, en montrant la marche de l'esprit humain dans la formation des langues, éclaire une des phases les plus curieuses de l'histoire du langage. Nous pouvons

en citer ici un exemple assez frappant. En recherchant l'origine du mot *bei* (apud), MM. Grimm ont été amenés à un radical qui doit être *bau*, représentant l'idée de culture et d'habitation. Ce mot *bei* a pour équivalent dans les langues scandinaves le mot *hos*, dérivé de *haus*, maison, et, en français, le mot *chez*, dérivé de *casa*. Nous pouvons justifier cette assertion en ajoutant que, dans la plus grande partie du Poitou, on désigne les fermes, les métairies, et en général les habitations isolées, par le mot *chais*, auquel on ajoute le nom du propriétaire primitif, le *chais Pierre*, etc. Ce fait se reproduit aussi en Bretagne et dans le Bordelais, où ce mot *chais* exprime l'idée d'un bâtiment en général. — En résumé, si le dictionnaire des frères Grimm est un ouvrage indispensable aux Allemands, il est en outre destiné à rendre un immense service aux philologues qui étudient les origines germaniques de la langue française. Jusqu'à ce jour, en effet, ils sont allés puiser leurs étymologies dans les glossaires surannés de Wachter, Schiller, Haltaus, Scherz, etc., ouvrages arriérés qui fourmillent d'erreurs et ne sont guère plus estimés à l'étranger que celui de Bullet, en France, pour les origines celtiques. Le nouveau dictionnaire leur fournira un guide sûr pour ces recherches délicates où il est d'autant plus facile de faire fausse route, que souvent une ressemblance de sons tout à fait trompeuse conduit à une étymologie erronée et fait rejeter la véritable. Ce ne sera pas là un des moindres services rendus par les frères Grimm à la philologie comparée, qui leur est déjà redevable de tant de travaux justement estimés.

Ces réflexions sont en partie empruntées à un article de M. Michelant, publié en 1854 dans une revue alsacienne. Aujourd'hui (1865), le *Dictionnaire de la langue allemande* en est arrivé à la première moitié de la lettre K; ainsi, voilà un dictionnaire qui ne présente aucune des nombreuses parties neuves qui se trouvent dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, et trente années suffiront à peine à sa complète édification. N'y a-t-il pas là de quoi donner à réfléchir aux impatientes qui nous harcèlent de leurs réclamations, et qui, trop pressés de jouir, ressemblent à cet enfant qui tirait chaque matin le brin d'herbe croissant trop lentement à son gré? Laissons à la jeune plante le temps de grandir, si nous voulons la contempler plus tard dans toute sa vigueur et toute sa beauté.

Disons en terminant que le *Dictionnaire de la langue allemande* offre une innovation des plus heureuses: le caractère gothique bâtarde, qui présentait une si singulière anomalie au XIX<sup>e</sup> siècle, est remplacé, pour la première fois, par le caractère romain, presque universellement usité aujourd'hui. C'est un acheminement vers cette langue universelle, que rêvent, à notre époque, toutes les intelligences élevées, tous les esprits généreux.

VOCABULAIRE DE LA CRUSCA, publié à Florence en 1612. Plusieurs essais de lexicographie avaient précédé, en Italie, cette remarquable publication: en 1536, le Napolitain F. Luna avait donné le *Vocabulaire de cinq mille mots toscans*, tirés de Pétrarque, Dante, Boccace et du *Roland furieux*; mais les définitions étaient si étranges, qu'un autre vocabulaire n'eût pas été inutile pour les expliquer. En 1543, Albert Accarisio fit oublier cette ébauche informe par un lexique qui ne tarda pas à être effacé à son tour par le grammairien ferrarais Alunno, qui publia son *Dictionnaire des Richesses de la langue vulgaire*. En 1549, Corso fit paraître ses *Fondements de la langue toscane*, ouvrage tout théorique, il est vrai, mais le meilleur qui eût paru jusqu'alors. Enfin, Pergamini de Fossombrone composa son *Mémorial de la langue italienne*. Mais un véritable dictionnaire de la langue vulgaire manquait encore, et ce qui le fit naître ne fut ni un besoin d'unité politique, ni une nécessité littéraire, mais une rivalité municipale et l'esprit de parti qui divisait les diverses provinces italiennes. Le sentiment de beaucoup de Florentins était qu'on ne pouvait ni parler ni écrire la langue italienne avec élégance, à moins d'être né en Toscane, où les abeilles portaient le miel sur les lèvres des enfants comme jadis sur celles de Platon. A cette époque, on déterra par hasard dans une bibliothèque de Padoue le livre de Dante sur l'*Éloquence vulgaire*. La découverte de ce livre, où Dante paraissait soutenir que l'italien pur était commun à toutes les parties de la Péninsule, raviva cette ancienne question: si, en dehors de l'idiome toscan, n'avait pas existé une langue dont cet idiome avait seul conservé la bonne tradition, et que Dante distinguait de la langue populaire, affirmant que cette ancienne langue appartenait à toutes les cités et qu'elle n'était le privilège exclusif d'aucune. Les Toscans soutinrent avec ardeur l'hypothèse favorable à leurs prétentions, et, pour légitimer leur dictature, l'Académie de la Crusca, de Florence, conçut le dessein de publier un dictionnaire. Fondée à Florence en 1582, cette Académie avait pris son nom du mot italien *crusca*, son, partie grossière du grain qui reste sur le tamis quand la farine est blutée; sa devise était un blutoir surmonté de ces mots: *Il più bel fior ne coglie* (Il en recueille la plus fine fleur). On ne pouvait indiquer plus clairement la fin qu'on se proposait: épurer la langue toscane, en séparer la fleur du son. Les académiciens saisirent aux cheveux l'occasion que leur présentaient ces rivalités municipales; le dictionnaire fut entrepris, et la première édition parut en 1612. Mais une œuvre exécutée au milieu de telles luttes devait soulever contre elle beaucoup de mécontentements. Les académiciens de la Crusca avaient prétendu rédiger le code de la langue italienne; les mots accueillis par eux devaient être les seuls légitimes; ceux qu'ils n'avaient point admis devaient être proscrits. En conséquence, un grand nombre d'esprits jaloux et scrutateurs s'étudièrent à épilucher le nouveau vocabulaire: on nota les définitions peu exactes, on découvrit des erreurs, on remarqua des omissions; enfin, on avait à cœur de donner un démenti à la devise ambitieuse: *Il en recueille la plus fine fleur*. Parmi les mécontents figurèrent Cittadini, Fioretti, J.-B. Doni, Jules Ottonelli et Alexandre Tassoni. Mais le plus